

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2001)

Heft: 4

Artikel: Corps intermédiaires : notes pour une grammaire contemporaine du corps

Autor: Veidovsky, Boris

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CORPS INTERMÉDIAIRES NOTES POUR UNE GRAMMAIRE CONTEMPORAINE DU CORPS

[L]a robe enlevée ne livre pas un corps, elle le dérobe à l'instant dans le secret d'une intimité qu'elle expose en tant qu'infinie: infiniment proche et donnée à toucher au désir de l'autre, mais ainsi infiniment reculée et toujours à atteindre. La robe tombée donne le signe de ce que atteindre la nudité est toujours plus et autre chose que l'atteindre: la nudité se retire toujours plus loin que toute mise à nu, et c'est ainsi qu'elle est nudité.

Jean-Luc Nancy, *La pensée dérobée*

Et d'abord quel corps, serait-on tenté de demander. Que l'on évoque le corps, et tous pensent savoir de quoi il s'agit. Il se pose là, comme une évidence, le corps. On le voit, on le sent, on l'a sous la main. Mais de quel corps parle-t-on ? D'un corps enveloppe ou d'un corps articulé¹, d'un corps fait de fonctions essentielles et de besoins vitaux, ou encore d'un corps chimique composé de tissus et d'organes ? Tous ces corps cohabitent dans « le corps » dont l'anatomie et la physiologie nous livrent les articulations. Pourtant ce corps que la connaissance dissèque pour en extirper le savoir avant de l'abandonner aux équarrisseurs ne serait rien sans le corps vivant, le corps vécu. Le corps est avant tout témoin de la vie. Longtemps écarté des poursuites humanistes

1. Voir Guillemette BOLENS, *La logique du corps articulaire*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2000.

— Jan Patočka ne va-t-il pas jusqu'à dire que le corps n'a jamais pu se constituer comme objet de recherche de la philosophie ?² — le corps est pourtant la condition existentielle du *logos* (la langue, le sens) et du *cogito*, qui, nous assure-t-on, est le fondement de l'être.

Le corps se pose comme une évidence inscrite dans une *logique*: avoir un corps avant d'avoir accès au langage ou à la culture, voilà qui apparaît comme « logique ». Le langage articule le corps et le proclame comme étant la source pré-historique, pré-linguistique, en somme pré-humaine, du *logos*. Le langage *mimerait* donc le corps pour le représenter. Le corps ne serait que l'origine brute, le siège de la naissance du langage qui en donnerait *a posteriori* l'image. Il se peut pourtant que penser le corps implique l'abandon d'une certaine certitude — voire d'une certaine arrogance — épistémologique. Peut-être faudrait-il réviser cette certitude (pourtant inconfortable) qui voudrait que le corps nous précède. Il ne s'agit pas d'affirmer que le corps dans ses formes et ses fonctions n'est que le produit d'effets linguistiques, mais d'examiner l'hypothèse qu'aucun corps dans sa matérialité même ne peut se former en dehors des concepts de « corps » et de « matérialité ». Pour qu'il y ait « corps » et chair, il faut qu'il y ait une langue et une grammaire qui permettent de proclamer sa matérialité extralinguistique. Dans une telle grammaire, le corps n'est ni un signifié essentiel livré à l'arbitraire de la représentation mimétique, ni un signifiant éthéré. Le corps apparaît comme l'intermédiaire entre le *logos* et lui-même, comme la sage-femme qui accouche le *logos* pour lui permettre de donner naissance à sa propre *logique* désincarnée. Que cette logique désincarnée qui élimine le corps ne soit nullement asexuée ne doit pas nous surprendre dans une culture occidentale qui associe la corporalité à la féminité et le *logos* à la masculinité dans une hiérarchie que l'on voit partout manifestée. Comprendre la grammaire du corps c'est dès lors accueillir à nouveau au sein du *logos* ce qui a long-temps constitué son *autre* et construit les frontières qui le séparaient de son extérieur.

Matrice (*matrix*) et matière (*materia*), mère (*mater*) et poussière : le corps ne serait que l'apparence, l'enveloppe mortelle, l'épiderme, l'épiphénomène de notre essence humaine ? Pourtant

2. Voir Jan PATOČKA, *Tělo, společenství, jazyk, svět* [Le corps, la société, le langage, le monde], Praha : Oikoyemenh, 1995.

rencontrer quelqu'un, c'est rencontrer un corps. Perdre quelqu'un c'est perdre un corps. « Amen, amen, je vous le dis, / si vous ne mangez pas la chair du fils de l'homme / et si vous ne buvez pas son sang, / vous n'avez pas la vie en vous-même. / Qui mâche ma chair et boit mon sang a la vie en pérennité »: le corps du Christ est promesse d'éternité et la Communion chrétienne répète et célèbre inlassablement cette promesse³; « So long as men can breathe or eyes can see, / So long lives this, and this gives life to thee », chante le poète à l'être aimé⁴; « Qu'on lui coupe la tête ! » hurle la reine de cœur d'*Alice aux pays des merveilles*, et tous les pouvoirs totalitaires se rallient à son cri. De tout temps nous cherchons à nous rassurer ou à nous consoler de l'abandon et de la séparation du corps que constituent le vieillissement et la mort. « —Et pourtant vous serez semblable à cette ordure, / À cette horrible infection, / Étoile de mes yeux, soleil de ma nature, / Vous, mon ange et ma passion⁵ »: le corps deviendra cadavre, « Charogne », voilà la douloureuse évidence que toute écriture, sainte ou profane, tente d'apprivoiser, de faire entrer dans sa syntaxe, de plier à sa grammaire. Monsieur untel, Madame unetelle ne sont vivants que quand nous pouvons lire sur eux les signes qui les précipitent vers la non-vie — comme ses cheveux se sont éclaircis, comme les rides marquent son front, disons-nous. Alors le corps, on l'examine, on le soupèse du regard, et quand cela ne suffit plus, on se sert la main, on s'embrasse, on se caresse, on s'étreint, rassuré par le corps de l'autre dont la vie qui bat témoigne aussi de notre propre être.

Exposé à la vue de tous, et pourtant notre refuge le plus secret, le corps est bien le témoin de notre vie, celui qui se porte garant d'elle en public. Il est à la fois le privé et le public et l'intermédiaire entre nos désirs et leur accomplissement. Corps qui se rencontrent dans l'espace politique de l'agora ou du marché, et qui s'unissent dans l'espace privé de la demeure. Trait d'union mystérieux entre deux espaces, la scène publique et l'obscène caché, le corps les désigne tous deux et les articule l'un avec l'autre. Sa

3. Jean, 6, 53-54, (trad. A. Chouraqui).

4. « Tant que vue ou haleine aux hommes n'est ravie, / Ce poème doit vivre, et te donner la vie. »William SHAKESPEARE, Sonnet 18, François-Victor Hugo, trad., *Œuvres Complètes*, éd. Henri Fluchère, Paris : Gallimard, 1959, vol. 1, p. 88.

5. Charles BAUDELAIRE, « Une Charogne », *Les fleurs du mal*, Paris : Le livre de Poche, 1972.

fluidité et sa mobilité se moquent bien des dichotomies qui voudraient opposer la pensée politique extérieure et la privauté intérieure. L'espace politique est d'abord l'espace personnel occupé par le corps diront les féministes, et Simone de Beauvoir écrivait il y a plus d'un demi siècle déjà :

La femme a des ovaires, un utérus ; voilà des conditions singulières qui l'enferment dans sa subjectivité [...]. L'homme oublie superbement que son anatomie comporte aussi des hormones, des testicules. Il saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde qu'il croit apprêhender dans son objectivité tandis qu'il considère le corps de la femme [comme] [...] un obstacle, une prison⁶.

Les revendications féministes attireront les premières l'attention sur le caractère politique du corps, du sexe, de la sexualité. À leur suite, le XX^e siècle aura vu le questionnement de tous les déterminismes. Sexes, races, orientations sexuelles, autant de caractères longtemps perçus comme ancrés dans le corps de façon *naturelle* et immuable, nous apparaissent depuis comme inscrits dans une épistémologie qui n'a plus rien de fixe. C'est une épistémologie où se jouent des jeux de pouvoir et d'influence qui façonnent directement notre univers politique. L'observation d'Aristote, maintes fois répétée, que « la femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualité » signale que le corps pendant longtemps n'a été considéré que comme ce qui indiquait le manque et l'absence, la dérangeante présence de l'*autre*. La femme a un corps qui signifie alors l'absence de l'homme, tout comme le corps se pose comme le défaut de l'âme. Les « noirs » ont une « couleur » qui les rend « différents » — étant entendu que les « blancs » n'ont eux ni « couleur » ni « différence ». Les « homosexuels » (longtemps assimilés à des « malades », des « invertis », des « déviants », et traités comme tels) signalent leur « différence » par l'« inversion » des qualités *naturelles* de l'homme normal, et ainsi de suite.

Impossible de retracer ici les lignes de partages, de généalogies, ainsi que les lignes de fuite qui se sont tissées entre les divers types de discours qui tous ont amené le corps dans l'arène politique. Tous ont participé à dire que le corps était politique,

6. Simone DE BEAUVIOR, *Le deuxième sexe*, Paris : Gallimard, 1949, vol. 1, p. 15.

que la politique était une politique du corps. Ils ont lutté pour donner une voix à celles et ceux qui étaient écartés — parce que *non désirables* ou présentant un désir *indicable* — des corps constitués que sont l’État, l’Église, l’Université et d’autres. De façon plus significative encore, ils ont fait que le « corps » ne soit plus le « problème du corps ». Aux États-Unis et en Europe, dans la foulée du féminisme et du post-structuralisme, les études sur le post-colonialisme, les travaux sur les inégalités raciales et les mythes qui les soutiennent, les « queer studies » (les études « gay »), les « whiteness studies » (études sur la « race blanche »), et les « masculinity studies » (études sur la masculinité) ont cherché à montrer que le « problème » du corps n’était pas seulement le fardeau que quelques « autres » devaient porter. Non seulement les écrivains, penseurs, artistes de ces mouvements ont-ils cherché à faire résonner la vacuité de certains mythes et à rétablir des injustices, mais ils ont cherché à faire du corps non pas une négation ou une absence, mais le siège d’une force politique performative et affirmative.

Si le corps exprime les tensions et les luttes politiques au sein de la cité, il ne faut pas oublier que ce même corps est lié à la construction même de ce lieu où cette vie politique se déploie. Ainsi, le corps du présent volume de textes s’aborde par les limbes de sa couverture, espace déjà partagé entre le dehors et le dedans, entre le « superficiel » et l’ « essentiel ». Sous couvert d’une image mille fois vue, d’une nudité mille fois usée par le regard, « L’homme selon une étude de Vitruve » de Léonard de Vinci expose le rapport intime du corps au monde. La célèbre esquisse fait bien plus que répéter ce que Marcus Vitruvius Pollio avait écrit dans le troisième livre de son traité architectural, à savoir que les temples (alors romains) devaient être construits selon les mêmes règles de proportions harmonieuses que celles qui régiennent la constitution humaine. Pour l’architecte Vitruve, l’endroit où s’exerce la *civitas* n’est pas simplement l’hôte du corps : le corps contient le principe génératrice et architectonique de ce lieu. Léonard reprend à son compte un tel principe génératrice quand, en ce moment inaugural que nous viendrons à appeler la *Renaissance*, il déplace la figure du Christ en croix pour le remplacer par l’image d’un homme dont le corps forme les tenants et les aboutissants d’une architecture qui devient l’arché du monde.

Avec Léonard, le corps se retrouve encore une fois emmêlé dans une mythologie des origines. Mais cette fois il ne s’agit plus

d'un mythe ésotérique comme celui qui voudrait que l'origine de la première maison se trouve dans les mains qu'Adam aurait levées au-dessus de sa tête pour se protéger du courroux Divin. Il ne s'agit pas d'une fable abstraite, mais d'une mythologie que nous ne reconnaissons que trop bien: le corps *arché* du monde est mâle, blanc, puissant, évocateur de l'imagerie christique. Le centre géométrique du cercle, de *l'orbis terrarum* symbolisant le domaine d'influence politique de l'empire d'une part, et l'orbe céleste et divine d'autre part, est le nombril de l'homme. L'origine physique et métaphysique sont ainsi confondues et localisées au point d'origine de l'homme image-du-monde et du monde mesure ultime de l'homme. La perfection de ces proportions est encore suggérée par le carré qui contient, lui aussi, parfaitement ce corps tout-puissant. Le carré symbolisant le *castrum* (le fort militaire), siège du pouvoir et de la force trouve son centre de gravité sur les parties génitales de l'homme liant ainsi le pouvoir militaire et la violence qu'elle engendre à la puissance sexuelle mâle. Les anciennes cartes médiévales plaçaient le nombril du monde à Jérusalem et le faisaient coïncider avec le nombril du Christ dont le corps, vaguement esquissé, représentait le monde⁷. C'est un langage nouveau que propose le dessin de Léonard : le corps à peine suggéré laisse sa place à une anatomie rigoureuse soutenue par les règles logocentriques de la perspective et de la démonstration géométrique. C'en est fini de la pudeur du pagne qui voile le sexe du Christ : le regard est inévitablement attiré par les parties génitales de l'homme qui sont une promesse de virilité, de puissance politique et économique, toutes incarnées dans les générations futures issues de «[lui] et [sa] semence après [lui]⁸». La renaissance opère une apocalypse, c'est à dire une révélation, des secrets des *pudenda*, mais ce faisant elle les rend plus mystérieux et invisibles encore. Le corps est dévoilé, mais dans ce dévoilement il se mêle au monde jusqu'à s'y confondre et devenir invisible. La nouvelle

7. Pour une riche iconographie et une discussion passionnante de cette représentation corporelle du monde, voir Walter MIGNOLO, *The Darker Side of the Renaissance : Literacy, Territoriality, and Colonization*, Ann Arbor : The University of Michigan Press, 1995. Voir plus particulièrement, Chap. 5, «The Movable Center : Ethnicity, Geometric Projections, and Coexisting Territorialities», p. 219-258.

8. Genèse, 17, 10 (trad. A. Chouraqui).

nudité du corps *dérobe la pensée* du corps et fait que nous n'en parlerons plus qu'à mots couverts⁹.

Voilà le corps *par défaut* dont nous avons hérité de la Renaissance, et c'est ce corps-là qui deviendra l'*un* par rapport auquel seront définis tant d'*autres*. C'est aussi ce corps image-du-monde qui fonde une condition humaine qui a obstinément cherché son reflet dans le monde naturel et qui sans cesse l'y a trouvé avec ravissement. Pourtant dans sa recherche narcissique de son image dans le monde, l'homme (puisque c'est déjà de *lui* qu'il s'agit), n'a pas toujours réalisé que le miroir, c'était lui. Le corps image-du-monde que nous a laissé la Renaissance n'a plus de race, de sexe, d'âge, de sexualité puisqu'il se confond avec la nature elle-même. Qui penserait à demander de quelle race ou de quel sexe est le monde ? Seuls seront pourvus de tels encombrants attributs celles et ceux qui différeront du mode naturel défini *par défaut*. Le corps et le langage du corps que nous connaissons font partie d'un héritage humaniste que certains évoquent avec nostalgie, mais que beaucoup ne veulent, ou ne peuvent, plus assumer. La remise en question de cet héritage passe sans doute par une remise en question du langage qui *naturalise* le corps, et donc de la langue qui permet d'en parler.

Quel corps, demandions-nous plus haut, mais aussi quelle langue pour dire le corps ? Dans notre monde contemporain que l'on nomme volontiers post-moderne ou post-capitaliste, un anglais d'aéroport standardisé est en train de devenir la *lingua franca* détachée d'un corps de population géographiquement défini. Dans ce contexte, l'expression « body language » (langage du corps ou langage corporel) est passée dans l'usage courant de plusieurs langues, dont le français. Se pourrait-il donc que le corps ait un « langage », un discours ? Si tel est le cas, qu'en est-il d'une écriture du corps ? Il ne s'agit pas de penser à une écriture *à propos* du corps, mais une écriture *du* corps. Si le corps a son *language*, il reste à se pencher sur sa grammaire et sa syntaxe pour tenter de voir comment on peut interpréter la teneur politique et poétique d'un discours du corps quand la *polis* qu'il habite s'est étendue jusqu'à devenir mondiale. À l'heure de la « globalisation », il ne sert plus à grand chose de chercher à multiplier les

9. Je souscris ici un second emprunt à la très belle métaphore de Jean-Luc Nancy à qui je dois déjà l'épigraphie de cette introduction. Jean-Luc NANCY, *La pensée dérobée*, Paris : Galilée, 2001.

exemples de thématisation du corps (il y en aurait trop), il s'agit en revanche de définir dans quelle mesure le corps est une *constitution* écrite, qui comme toute constitution, administre un espace et en détermine les lois. Puisque nul n'est censé ignorer la loi, il est temps d'apprendre, ou de réapprendre, à lire cette constitution.

C'est à cela que s'attachent les essais qui forment le corps de ce volume. Ils tentent de présenter non une grammaire imprescriptible qui dit la loi, mais cherchent à indiquer le sens historique d'une écriture du corps qui forme peut-être l'origine ruinée de l'espace politique que nous habitons. Le corps est-il image du discours, ou le discours est-il constitué par le corps ? Les essais qui suivent apportent des réponses divergentes à ces questions, mais tous montrent comment nos constitutions politiques et physiques se reflètent et se diffractent en des images fascinantes qu'il convient de sans cesse relire pour comprendre comment se forme le tissu conjonctif que nos corps forment et habitent.

Vu d'une certaine distance, ce volume pourrait ressembler à un paysage labouré par des cultures multiples, et qui aurait subi un remembrement parcellaire. Démembrement et remembrement, tels semblent être en effet les mouvements constants de l'écriture du corps. À peine le croit-on unifié, que déjà le corps se disjoint, et que chacun tente d'en arracher sa part. À toi tel champ d'investigation, à moi ce coin de jardin. C'est comme si quelque chose en nous aimait à ériger des murs pour séparer les champs du corps ; disperser les pierres de ces murs est aussi le propos de ce volume. Ce volume a été écrit à plusieurs, dans plusieurs langues, à plusieurs vitesses et sous plusieurs régimes de savoir. Il est possible que finalement ces textes réunis constituent un livre sans objet, puisque le corps refuse obstinément de se constituer prisonnier dans un tel objet, et puisque sa multiplicité ne se laisse pas éléver par le *logos* au rang de substantif. Le corps intermédiaire demeure ainsi voué par l'institutionnalisation de la connaissance à l'impureté du ni l'un ni l'autre, au statut d'intermédiaire bâtard, d'*interloper*, voué par sa mixité à l'isolement dans sa caste. De la même façon, on pourra se demander si le langage du corps, intermédiaire entre plusieurs langues, est une langue hybride promise à une évolution ou s'il s'agit d'une langue mulâtre vouée à une stérilité sans renaissance. « Il n'y a pas de différence entre ce dont un livre parle et la matière dont il est fait », écrivaient Gilles Deleuze et Félix Guattari à propos d'un ouvrage qu'ils

co-signaient. La grammaire du corps est cette « matière » qui nous constitue autant qu'elle nous « dit », et c'est dans cette « matière » que ce volume a été façonné.

Boris VEJDovsky

